

JE SUIS LÀ, glissé dans un bagage à main, à traverser le hall d'embarquement de l'aéroport JFK. Celle à qui appartient le sac est une jeune femme du nom de Lena Knecht. Elle va prendre un vol pour l'Europe. Elle me ramène à la maison, pour ainsi dire. À Berlin, la ville où j'ai été écrit. Où j'ai été imprimé par une petite maison d'édition il y a près de cent ans, en 1924. Où j'ai été sauvé des flammes la nuit de l'autodafé, en mai 1933. La ville que mon auteur a fuie le jour où Hitler a pris le pouvoir.

Mon auteur vagabond. Mon écrivain errant, en exil, réfugié, nomade, apatride. Qui vivait dans sa valise. Qui fuyait pour sauver sa vie.

Son nom : Joseph Roth.

Le titre : *La Rébellion*.

Je suis né...

J'ai vu le jour – dans l'entre-deux-guerres. Sous la république de Weimar, la salle d'attente entre la Première et la Seconde Guerre mondiale. Entre ce qui avait d'abord été considéré comme le champ d'honneur et ce

qui fut plus tard le terreau du déshonneur. Une époque d'orphelins et de petits miséreux. De femmes qui faisaient tourner les villes pendant que les hommes étaient abandonnés sur les champs de bataille. Des hommes défaits qui revinrent avec des membres en moins et avaient besoin d'aide pour porter leur bière à leurs lèvres. Des hommes qui voyaient dans leurs cauchemars des mains décomposées jaillissant des tranchées. Des hivers terribles, décrits comme le poing de Dieu balayant le ciel depuis l'Est. Et la faim dans le regard impassible du conducteur de tram qui dévore une boîte de chocolats oubliée par un passager après le cinéma.

Une époque de souffrances et de glamour. Une époque de révolutions. L'émancipation, le cabaret – l'amour et l'art sans règles à suivre.

Tout le monde faisait partie d'un club. Tout le monde voulait appartenir à des groupes et des fédérations : clubs d'échecs, de danse, de dressage canin, de philatélie, d'amateurs d'orchidées. Des associations de femmes. Des clubs d'hommes. Des clubs de chasse. Des clubs pour boire. Des clubs pour rire. Des clubs de plaisantins dont les membres se lançaient des défis : se ridiculiser, manger à l'excès ou payer un passant pour avoir le droit de lui verser une bouteille de vin dans la poche de son pantalon.

Tout le monde adhérait à une ligue ou à un syndicat. La ligue des anciens combattants aveugles. L'association des vendeurs de journaux. L'association fédérale des horlogers allemands. La ligue des bouchers allemands. La ligue des brasseurs allemands. La ligue des cantiniers allemands.

Tout le monde était contre quelque chose. Tout le monde avait un manifeste. À droite comme à gauche. Une époque de jalousie et de ressentiments et de clubs fermés. Où un livre ne se trouvait plus en sécurité. Où Hitler préparait déjà son plan pour nous éliminer moi, mon auteur et son peuple.

Que signifie le temps pour un livre ?

Un livre a tout le temps du monde. Ma date de péremption est repoussée à l'infini. Je suis disponible en seconde main. Un collectionneur passionné pourrait m'acheter pour quelques dollars sur eBay et me conserver comme une espèce éteinte. *La Rébellion* – j'ai été réimprimé bien des fois. Traduit dans de nombreuses langues. Les universitaires peuvent me consulter dans la plupart des bibliothèques. J'ai été adapté à deux reprises au cinéma.

Et puis me voilà en personne, l'édition originale, quelque peu cabossé et décoloré. Aussi lisible que jamais. Un court roman sur un joueur d'orgue de Barbarie qui a perdu une jambe durant la Première Guerre mondiale. L'illustration de couverture montre la silhouette d'un homme avec une jambe de bois qui, en colère, brandit sa béquille contre sa propre ombre.

Lena, celle à qui j'appartiens, a pour habitude de balancer toutes sortes de choses dans son sac en un amas compact : passeport, porte-monnaie, téléphone, maquillage, médicaments, un canard en peluche élimée qu'elle a depuis son enfance, une viennoiserie entamée. Je vis là, dans l'obscurité, avec ces compagnons de voyage qui espèrent tous ressortir à la lumière du jour chaque fois que sa main aveugle plonge dans le sac.

C'est généralement son téléphone qu'elle saisit. Comment un livre peut-il rivaliser avec un appareil aussi intelligent ? Il contient toute sa vie. Toutes ses informations personnelles, ses photos, ses mots de passe, ses messages intimes. Il connaît son esprit et façonne ses décisions. Il fait tout ce qu'un livre faisait. Il se comporte comme un roman inachevé, en constant devenir, anticipant ses pires frayeurs et ses rêves les plus fous.

Son père était allemand, mais il ne lui parlait jamais dans cette langue. C'était un boulanger d'Allemagne de l'Est, arrivé aux États-Unis après la chute du mur de Berlin, qui a renié sa langue maternelle et ne voulait pas être perçu comme allemand. Il avait souvent les sourcils couverts de farine. Il rentrait à la maison avec des cils blancs. Et des mains blanches et enfarinées qui lui donnaient des airs de fantôme, vivant et mobile, son moi profond délaissé dans un pays qui n'existait plus. Ses parents se sont séparés quand elle avait une douzaine d'années. Sa mère est repartie vivre en Irlande et Lena est restée avec son père dans un deux-pièces de la banlieue de Philadelphie qui sentait la levure. Là où j'ai été conservé dans une bibliothèque près de la porte, ni lu ni emprunté, jusqu'à ce que je sois transmis à Lena, un soir, alors que son père mourait d'un cancer. D'une voix lente qui gardait une trace de l'accent d'un pays perdu, il lui a fait promettre de prendre soin de moi.

Veille sur ce livre comme sur un petit frère, lui a-t-il dit.

Le passé est-il plus immature que le présent ? L'histoire a-t-elle besoin d'être protégée comme une partie de la famille ?

J'ai été légèrement dégradé. Des annotations ont été inscrites dans les marges par mon propriétaire original, un professeur juif de littérature allemande à l'université Humboldt de Berlin. Il s'appelait David Glückstein. Il a dessiné une carte sur une page blanche à la fin du texte. Disons un croquis : moitié carte, moitié illustration. Aucune localisation spécifique. On voit un pont qui enjambe une rivière. Un chemin avec un banc au pied d'un chêne. Il y a une forêt d'un côté, et de l'autre les bâtiments d'un corps de ferme. Les ombres qu'ils projettent apparaissent sur le croquis, comme s'il fallait arriver à une certaine heure de la journée pour pouvoir reconnaître les lieux. C'est un souvenir intime, dessiné en mémoire d'une journée où le professeur était en compagnie de la femme qu'il aimait et où il a enterré une chose précieuse sous un cadran solaire pour éviter qu'elle ne tombe entre de mauvaises mains.

Inutile de préciser que la carte n'a rien à voir avec moi. Elle ne fait pas partie de la publication originale. Le seul but d'un livre est de vivre un jour de plus et de raconter l'histoire que lui a assignée l'auteur. Dans mon cas, celle d'un homme avec un orgue de Barbarie qui traverse une mauvaise passe.

On peut dire que j'ai de la chance d'être en vie. La nuit de l'autodafé, tandis qu'une vaste foule de spectateurs se pressait sur la place de l'Opéra de Berlin pour regarder des livres se faire brûler vifs, j'ai réussi à m'échapper. Alors que toutes ces histoires humaines se retrouvaient défigurées par les flammes et changées en fumée et en cendres qui s'élevaient dans le ciel nocturne au-dessus de

la Bibliothèque d'État, le professeur a lu l'avenir et m'a confié à un jeune étudiant. Cet étudiant était le grand-père de Lena. Il m'a caché sous son manteau. C'est ainsi que j'ai été sauvé puis transmis d'une génération à l'autre jusqu'à devenir la possession de Lena ; c'est la raison pour laquelle elle se trouve à présent dans un vol à destination de Berlin, pour découvrir où mène cette carte.

PENDANT DES SEMAINES je passe inaperçu, silencieux, sur la table de nuit. Un objet inanimé parmi d'autres. J'étais présent, discret, quand ils se sont étendus sur le matelas, reprenant leur souffle, les yeux tournés vers le plafond. Comment un livre peut-il se mesurer au vivant ? Tout ce qu'il peut espérer accomplir, c'est imaginer des choses en des mots qui auront été vrais dans la vie.

Ils ne sont pas mariés depuis longtemps – Lena Knecht et Michael Ostowar. La cérémonie s'est déroulée en Irlande. Dans un petit hôtel de Kilkenny, ils ont découpé le gâteau en se tenant la main et se sont étalé un petit peu de chocolat sur le visage comme le veut parfois la tradition pour les jeunes mariés. Ils ont commencé leur lune de miel sur la côte ouest, où ils ont passé quelques nuits dans un phare de l'île de Clare, réveillés au matin par le fracas des vagues qui se brisaient sur les rochers.

Ils se sont installés dans le quartier de Chelsea, à Manhattan. Lena est artiste et Michael travaille dans la cybersécurité. Ils parlent de fonder une famille.

Et si on faisait un bébé ?

Comme si leur vie, leur bonheur, leur sentiment d'appartenance au monde devaient rester à jamais incomplets sans un projet familial durable. Un bébé donnerait un but à leurs émotions. Il transformerait en preuve matérielle l'intensité de leur joie.

Ils ont eu toutes ces discussions éthiques, se demandant s'il était juste d'avoir un bébé en ce moment. Dans quel monde allaient-ils faire naître cet enfant ? À quoi ressemblerait-il d'ici cinquante ans ? On les entend parler de la capacité d'accueil de la Terre. Ils sont pleinement conscients – bien que lui refuse de le répéter, même sur le ton de la plaisanterie – que l'empreinte carbone d'un enfant est comparable à celle de vingt-quatre voitures neuves. Ils ont lu le roman de Margaret Atwood et ils ont vu la série sur les servantes réduites au rang de machines à bébés. Ce sont de grands fans de *Matrix*. Ils aiment tous les films qui se déroulent dans l'espace. Leur préféré s'intitule *Annihilation* et montre un couple qui doit détruire un mur translucide pour pouvoir se retrouver. Ils parlent d'avoir un enfant qui vivra peut-être deux cents ans, ou plus, un enfant éternel qui ne vieillira jamais.

Un cri venu du futur.

Pendant leur lune de miel, ils sont allés visiter des musées à Londres et à Madrid. C'était Lena qui avait eu envie d'aller voir *Guernica*, le chef-d'œuvre de Picasso. Au musée du Prado, ils sont tombés sur un tableau dérangent, accroché en évidence dans le hall principal. Il montre Adam et Ève dans le jardin d'Éden et le serpent dans le pommier se transformant en bébé souriant. Quelle

idée ! Un enfant-serpent qui provoque la fin du paradis. Aucun d'eux n'aurait vraiment le temps de s'intéresser aux récits religieux. Pour Lena, ces mythes bibliques ne sont rien de plus qu'une graine de vérité transformée en œuvre d'art. Elle a pourtant vu dans ce tableau du Prado une sorte de prémonition, comme s'ils avaient été démasqués. L'enfant-serpent annonçait la fin. C'est un fait cruel, mais l'extase ne peut exister qu'au moment où elle prend fin. Côte à côte devant le serpent au visage poupin qui leur souriait, ils ont vécu ces ardentes peurs de l'expulsion que ressentent tous les amants. Il n'y avait rien d'autre à faire que de parler d'avoir un bébé à eux. Ils l'adoreraient plus que tout et deviendraient les parents les plus dévoués du monde.

Chaque fois qu'ils ont ces conversations, Lena dit à Michael qu'il sera un papa merveilleux. Elle aimerait un garçon, tout comme lui, mais elle doit d'abord être elle-même. Son instinct d'artiste est de tout transformer en histoire visuelle. La présence d'un enfant pourrait la distraire de ce but.

Lui craint que les aspirations créatives de Lena n'étouffent ses instincts maternels. Il arrondit généralement les angles de cette discussion avec une pointe d'ironie : si tu veux sauver la planète, Lena, si ton souci premier est de laisser quelque chose sur cette Terre, alors tu ferais bien de tomber enceinte sans tarder, sans perdre une seconde, parce que notre bébé sera le prochain Einstein, la prochaine Rosalind Franklin, il sera si mignon et si intelligent qu'il trouvera une solution à tout.

Ce à quoi Lena répond, en riant et en se tapotant le

ventre – attendons encore un peu. Ça te va, Bébé Einstein ?

Un soir, alors qu'ils étaient allongés, sans rien, sur le lit, Lena m'a remarqué sur la table de nuit.

Le livre, a-t-elle dit, comme s'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. Ça l'a gênée de me voir juste à côté d'elle, comme une présence humaine qui tendrait l'oreille. Un intrus. Un voyeur. Un enfant-serpent.

Elle m'a saisi et a regardé la silhouette de l'homme à la béquille brandie sur la couverture. Elle a remonté la couette sur ses jambes, s'est redressée et a passé le plat de sa main sur mon visage. Elle a lu le titre allemand imprimé en lettres gothiques qui semblait presque calligraphié. *Die Rebellion* – Joseph Roth. Les bords éraflés et usés. De vagues marques de pouce semées par des lecteurs disparus depuis longtemps. Elle était incapable de lire le texte en allemand, mais elle avait réussi à en trouver une traduction à la bibliothèque et avait déjà lu en anglais l'histoire du joueur d'orgue de Barbarie. Alors qu'elle commençait à me feuilleter, elle a remarqué la petite trace déposée par un moustique sur le coin supérieur droit d'une page, comme une lettre majuscule. Souvenir d'une journée d'été qui ne demandait qu'à être ravivé. Les annotations griffonnées dans la marge n'avaient aucun sens pour elle. Elle était davantage intriguée par la carte dessinée sur l'une des dernières pages et elle a laissé ses doigts parcourir ce paysage, comme si elle entrait dans un conte de fées.

Regarde, a-t-elle dit, ça doit être une forêt de pins. Elle a montré un autel en bois avec un toit en pente pour

protéger une icône des intempéries. Elle a trouvé un chêne et un banc. Et là, s'est-elle demandé – est-ce une sorte de monument ? Un cadran solaire, peut-être ?

Mike était un peu agacé qu'elle ait à présent l'esprit ailleurs, comme si un livre avait le pouvoir de se dresser entre eux.

Il y a quelque chose là-dessous, a-t-elle dit.

Tout en continuant d'examiner la carte, elle a pris conscience de la tâche que lui avait imposée son père. Elle décida alors d'aller à Berlin. Elle avait un oncle qui vivait en Allemagne, dans la ville de Magdebourg. Le frère de son père. Peut-être serait-il en mesure de faire la lumière sur cette carte.

Mike n'aimait pas l'idée qu'elle parte. Il donna à sa protestation la forme d'un compliment sur sa carrière qui marchait si bien. Une jeune artiste comme elle était chez elle à New York. C'était une erreur de sortir de ce cercle. Elle lui a expliqué qu'elle avait besoin d'une nouvelle énergie, d'un nouveau matériau. Cela lui donnerait une vision à suivre – la biographie d'un livre.

Tu vas me manquer, lui a dit Mike.

Sur le plan artistique, Lena se définirait comme une voleuse. Son travail a pour base des images sélectionnées au hasard dans d'autres médias. Elle s'est inspirée de la célèbre scène d'un film de Truffaut dans laquelle un garçon s'échappe d'un centre pour mineurs délinquants. Quand il rejoint la mer et se retourne, son visage figé dans ce long dernier plan incarne une vie entière, tout son optimisme et toute sa douleur. Elle recherche ces mêmes expressions vécues sur Internet. Le projet

avec lequel elle a percé s'intitulait *Infortune* – une série d'images issues de petits drames domestiques postés sur YouTube. Des scènes cocasses de chiens qui se prennent des portes, de gens qui tombent de vélo, d'enfants qui se cognent. Elle prélève l'expression de la surprise sur leur visage. En ralentissant ces instants privés jusqu'à en faire des images fixes, elle en soustrait l'aspect comique, créant quelque chose d'à la fois touchant et grotesque, ce que les critiques ont décrit comme le désespoir inhérent à un monde qui rit de ses propres malheurs.

La veille de son vol pour Berlin, elle a trouvé le temps de passer au MoMA. Elle s'est postée devant un tableau de Rothko comme si elle avait besoin de lui dire au revoir. Lorsque l'on dit qu'une œuvre d'art vous parle, on l'entend comme une énergie visuelle transmise au spectateur. Et à l'inverse, une infime partie du spectateur est transposée dans le tableau. Cette toile de Rothko a dû aspirer des millions de cœurs à ce jour, tout comme j'ai accumulé la vie intérieure de mes lecteurs. Leurs pensées ont été ajoutées sous le texte en couches successives, me transformant en une chose vivante, aux facultés humaines. J'ai le pouvoir de me souvenir. Je vois quand l'histoire menace de se répéter.

DANS L'AVION, L'HUMEUR est à l'optimisme. Le chariot des plateaux-repas est en route. On entend la voix de Lena par-dessus le bourdonnement de l'appareil. Elle s'est embarquée dans l'une de ces conversations improbables que l'on peut avoir avec son voisin sur un vol long-courrier. La discussion a dérivé vers le sujet des insectes. La femme assise à côté d'elle est venue à l'aéroport en voiture depuis Princeton et elle s'est étonnée de n'avoir retrouvé aucun insecte écrasé sur son pare-brise quand elle s'est garée. Elle se souvient de trajets de nuit avec son père lorsqu'elle était enfant, et du faisceau des phares qui transperçait des nuages de bestioles. Elle adorait qu'on lui demande de nettoyer les mouches et les moustiques séchés au tuyau d'arrosage. Il fallait souvent les gratter à l'aide d'une raclette.

En échange, Lena lui raconte la fois où, alors qu'elle était en vacances en Irlande dans un cottage près de Cork, elle avait laissé sa fenêtre ouverte et s'était réveillée au milieu de la nuit dans une chambre tapissée d'insectes.

La lumière était restée allumée et la pièce entière s'était mise à bouger. Toutes sortes de bêtes qui grimpaient le long des murs ou qui tournoyaient autour de l'ampoule.

Oh mon Dieu, s'exclame sa voisine. Vous avez dû aller dormir ailleurs ?

Lena a un petit rire. Un rire affectueux, destiné à elle-même.

Non, dit-elle. Elle n'a pas pu bouger. Elle était incapable de traverser la pièce et le nuage d'insectes volants pour atteindre la porte. Elle avait trop peur. Ou peut-être trop honte. Tout ce qu'elle avait réussi à faire, c'était se couvrir et se cacher jusqu'à ce qu'elle se rendorme.

Le lendemain matin, ils avaient tous disparu.

À ce stade, je ne peux m'empêcher d'intervenir. Un livre a toujours envie de parler et de se faire entendre. Je voudrais leur dire que j'ai passé deux ans sur un rayonnage à côté d'un petit ouvrage sur les insectes. Il avait été écrit par un auteur français qui est un jour descendu dans son jardin et a eu l'idée de relever toutes les différentes espèces qu'il y trouvait. Il les a baptisées. Il en a fait des croquis et les a consignées dans son journal, comme si elles faisaient partie de sa famille. Il était plein de chaleur, ce livre. Nous sommes devenus très bons amis. Ce fut la période la plus heureuse de mon existence, de vivre avec tous ces bourdonnements, comme dans un été infini.

Mais c'est absurde.

Je ne peux pas parler directement à Lena. Je demeure un passager silencieux. Je ne suis rien jusqu'à ce que mon histoire soit mise en branle par un lecteur. Que dit-on déjà au sujet de la lecture ? Que c'est comme penser

avec le cerveau de quelqu'un d'autre ? Entrer dans l'esprit de l'autre.

Comme j'ai besoin d'un lecteur. Quelqu'un pour insuffler de la vie dans mes pages.

Nous autres – les livres – avons tendance à nous tenir à l'écart des situations vécues. Nous parlons entre nous la nuit dans les bibliothèques. On s'imagine souvent que les bibliothèques publiques sont des lieux calmes. Vous devriez entendre le brouhaha, les débats, le simple volume d'opinions échangées d'une étagère à l'autre jusqu'à l'aurore. Tout le monde parle en même temps. C'est comme un immense pugilat d'idées. Comme un procès continu dans lequel chaque livre avance ses preuves sans qu'un verdict soit jamais prononcé. Certains livres sont plus bruyants. Certains sont carrément dominateurs et pleins de suffisance. Certains palabrent telles des conférences sans fin, multipliant les avertissements. Certains sont joyeusement réconfortants, bien troussés, piégés dans leur propre intrigue. D'autres sont simplement eux-mêmes et ne parlent que lorsqu'ils ont quelque chose à dire. C'est parfois dur d'en placer une – les voix gonflent jusqu'à former un bourdonnement assourdissant, se coupant la parole comme dans un débat parlementaire, jusqu'à ce que le bibliothécaire revienne au matin et que le silence se fasse de nouveau.

Lorsque les plateaux-repas sont servis, la voisine de Lena revient au sujet des insectes. Pendant un voyage en Afrique, elle a un jour mangé un steak haché de mouches. Vous n'en reviendriez pas, dit-elle. D'énormes essaims de mouches qui planent autour du lac Victoria.